

8° F 11

PARIS

# L'HUMOUR

---

## FRANÇAIS

---

Revue Mensuelle

*Français*  
« Les Allemands sont à Noyon. »

*Nivelles*  
18 Mars 1917

Clémenceau.

1915

Le N° Mensuel :  
30 centimes.

15 Avril 1917

N° 4

## SOMMAIRE DU NUMÉRO

du 15 Avril 1917

### CHRONIQUES DE CAMERA :

La Marée qui monte.

Deperdussin.

Non ! Pas d'uniforme pour les femmes !

Les Deux Zouaves . . . EMMANUEL DES CROLLES

Ballade de la Pince à Gaz. MAURICE R.

Une « Première Classe ». Sergent BLIN.

Le Fantassin . . . H. AMIOT.

Consultation . . . Sergent BLIN.

### LETTRES FRANÇAISES :

Quatrième lettre :

Philippe à Madeleine . . . JEAN PERDIANE.

Les Bottes du Bavarois . . . B. ANDRÉ.

### BALJEAN :

III. Le Voyage du Havre . . JOSEPH DE LA PANNE.



### CHRONIQUES DE CAMERA



### La Marée qui monte

Dans un village du front, 3 heures du matin. Il fait nuit noire. La pluie tombe, glaciale. Péniblement, et pour ainsi dire à tâtons, je viens de parcourir le secteur. Pas de phares, c'est la consigne. Au croisement de routes surgit un gendarme : « On ne passe pas ! »

... Depuis des heures l'artillerie défile interminablement. Quel bruit et quelle cohue dans ce coin si paisible à l'ordinaire ! C'est comme ça depuis cinq jours. Cette fièvre de mouvement ne cesse point : de l'artillerie et encore de l'artillerie, puis de l'infanterie. On se dit en se regardant d'un air entendu : « Cette fois, ça y est ! On les a ! Comment voulez-vous qu'ils résistent à tout cela ! » Et l'on cite des chiffres : « Il y a six mille canons de tel à tel endroit ! Ils sont approvisionnés à ..... coups ! Vous pensez [ce qu'ils vont prendre, les Boches ! » Et quelqu'un ajoute : « Ils n'ont plus qu'à décamper ! Et vivement ! Comme dans la Somme ! »

Il y a de la joie dans l'air. Le poilu est rayonnant. Il chemine allègrement, sac au dos, parmi les embûchures de la route, dans la boue gluante. Sa pipe, fidèle compagne, l'aide à vaincre les difficultés. Il s'en va ! Vers le Nord ! C'est une direction qui lui plaît. Il regarde, curieux, autour de lui tout en marchant. Ce qu'il voit le confirme dans sa foi : partout des canons, des obus, des torpilles. « Alors il n'y en a plus que pour les artilleurs ! » Des avions, innom-

brables, sillonnent le ciel et comme les Boches l'encombrent, eux aussi, de leurs ailes noires quelques Ortoli les prient poliment de « circuler ». La cavalerie est là, elle aussi. « Tiens ! il y a donc encore de la cavalerie ? » Mais oui, il y a de la cavalerie. Place ! Qu'elle passe ! A elle l'honneur d'entamer bientôt la poursuite. Et le génie ne manque pas au rendez-vous : « Ah ! toutes ces locomotives ! » Des voies ferrées, des gares improvisées où s'accumulent des milliers de tonnes de bois, de fer, de vivres. Et des bateaux pour les ponts que nous lancerons sur... Mais, chut !

Un cerveau a tout organisé, ramassé là pour l'heure décisive le meilleur des forces du Pays.

Le général Nivelle, qui vient d'écrire dans l'Histoire de France : « Les Français sont à Noyon », ne s'arrêtera pas en si bon chemin.

Par les yeux de nos observateurs qui là-haut, montent vaillamment la garde, son clair regard a scruté l'horizon. Il a vu le Boche retranché sur des centaines de kilomètres. Il a cherché le défaut de la formidable cuirasse, il l'a trouvé. Silencieusement il s'est avancé... de ce côté. Puis, se retournant vers ses poilus, il leur a dit : « Par ici les enfants ! »

Et nous nous sommes massés derrière lui.

Le général Nivelle, arc-bouté, bras étendus, endigue la marée qui monte. Chaque jour elle afflue davantage. Il tient bon. « Pas encore ! Pas encore ! Patience ! »

A l'heure fixée, il laissera passer cette marée vivante. Et, sous les flots déferlants, le Boche submergé sera rejeté, mort, à la frontière, cet autre rivage.

#### CAMERA.

1<sup>er</sup> avril 1917.

Montrez l'*« Humour Français »* à vos amis.



## Deperdussin

Savez-vous à qui Deperdussin doit d'être aujourd'hui en liberté ? A M<sup>e</sup> André Hesse, répondrez-vous. Eh bien, non !

C'est à l'ingénieur Béchereau, créateur des aéroplanes Deperdussin.

Vers 1910, l'homme du Comptoir Industriel s'intéressa vivement à l'Aviation naissante. Avec les capitaux des autres il acheta des terrains, construisit des usines et s'attacha des ingénieurs. Il n'y a vraiment pas là de quoi s'extasier. La chance, voyez-vous, c'est d'être tombé sur Béchereau, qui depuis s'est révélé comme « le meilleur ingénieur » dans la science nouvelle.

C'est lui qui a réalisé les merveilleux engins de vitesse montés jadis par Védrynes, et qu'on utilise aujourd'hui au front, perfectionnés, sous le nom de Spad. Ce sont des avions de chasse remarquables et nos « as » se les disputent.

Si M. Béchereau, à ses débuts, avait eu l'argent nécessaire pour s'établir constructeur, les « Spad » d'aujourd'hui seraient des « Béchereau ». Ce ne sont que des « Deperdussin ». Soit.

Mais ce serait aussi bien des « Félix Potin », des « Dufayel » ou des « Rothschild », si l'un de ces Messieurs avait, en 1910, mis la main sur l'éminent ingénieur.

C'est en définitive cet homme qui a gagné honnêtement des millions : ceux qui précisément auraient permis à son patron de rembourser les autres.

Donc les avions Deperdussin n'existent pas, n'ont jamais existé.

Nous avons des « Farman », des « Caudron », des « Nieuport » qui sont l'œuvre d'hommes qui les ont conçus et leur ont donné leur nom. Nous ignorons ceux de leurs commanditaires. Cela ne nous intéresse pas. Ils restent dans la coulisse et ne cherchent pas à s'approprier une gloire qui revient à d'autres. Ils se contentent de toucher des dividendes.

Mais Deperdussin, lui, ne pouvait faire comme tout le monde. Au lieu de porter le nom de leur inventeur les avions Béchereau reçurent celui de leur bailleur de fonds : « Deperdussin » !

Et ainsi la gloire est venue vers celui qui ne la méritait pas.

Grâce à cette auréole un escroc a bénéficié de l'indulgence de ses juges.

Mais qu'on ne vienne pas nous raconter que c'est un grand patriote ! Assez de bouffonnerie.

Et qu'on donne plutôt la Légion d'Honneur à l'ingénieur Béchereau qui aura, lui, vraiment participé à la victoire de la France.

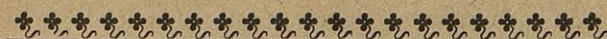
#### CAMERA.

2 avril 1917.

---

*Si vous aimez l'« Humour Français », dites-le.  
Pour nous le dire un geste suffit : faites-le. Abonnez-vous !*

---



## Non ! Pas d'uniforme pour les femmes !

---

Dans un article paru dans le « Journal », M. Maurice de Waleffe nous dit « Ce que doit être le costume féminin » pendant la guerre.

Et il se pose comme le Champion du « Costume tailleur ».

J'avoue que, lorsque j'eus terminé la lecture de cette page littéraire, j'ai été un peu surpris. Alors qu'incontestablement la cause du « tailleur » était gagnée, on se demande pourquoi M. de Waleffe renonce au bénéfice de sa victoire. *Desinit in piscem*, m'a soufflé Horace, mal avisé. Oui, pourquoi manque-t-il à cet excellent article-réclame l'essentiel : l'adresse du marchand !

J'imagine, par exemple, que MM. John Shannon et Son Ltd, de London, qui font « sur mesure un joli costume tailleur doublé soie pour 75 francs », si on les avait informés, n'eussent pas manqué de payer à prix d'or — ce qui n'est pas peu dire — le droit de mentionner leurs noms, adresse et prix à la suite de la signature de M. de Waleffe.

A la réflexion l'étonnement cesse : malgré les progrès incessants de la Réclame qui se glisse partout et sous toutes les formes, il est impossible d'admettre qu'un article de fond du « Journal », signé d'un de nos meilleurs journalistes, ait pu être écrit autrement que dans un but très pur et très noble.

M. de Waleffe donc n'a plaidé la cause du « tailleur » que parce qu'il est intimement convaincu que c'est ce costume — et non un autre — qui convient aux Françaises, soucieuses de patriotisme.

Je me permettrai de ne pas partager son opinion. Et s'il persiste à réclamer la mise en vigueur du « tailleur », moi, par mesure des représailles, je demanderai l'adoption de la jupe-tonneau qui vient de faire une timide apparition.

Oh! ce n'est pas que je sois un fanatique de la jupe-tonneau! Non! Loin de là!

Mais puisque M. de Waleffe prétend faire défilier nos femmes et nos sœurs en « tailleur », ce qui sera fastidieux, je veux, moi, organiser une contre-manifestation et, pour qu'on s'amuse un peu, les exhiber à mon tour en jupe-tonneau. Ce sera bien plus gai. On a si peu occasion de rire en ce moment. Donc, à trois jours de « tailleur », je riposte par trois jours de jupe-tonneau. Et le septième, direz-vous? Eh bien, on restera, en chemise, couché. Ah! oui, je vous vois venir, lecteur malin... Vous voudriez que le septième on fit aussi défilier... Non, non. Impossible! On vous concède pour chasser vos idées noires la jupe-tonneau. N'en demandez pas trop.

Mais parlons sérieusement. Ou du moins essayons.

M. de Waleffe — oh! en y mettant des formes! — reproche aux femmes d'être « un peu frivoles » quant au costume. « Ne touchons jamais au charme de la femme, dit-il, sinon pour l'augmenter. » Il nous dit cela au début de son article — pour nous endormir. Je veux dire : pour capter notre confiance et nous gagner à sa cause. Mais il finit par crier : Vive le « tailleur »! Et il veut en affubler tout le monde.

Eh bien, non! Nous ne voulons pas que nos femmes se constituent en une colossale armée du Salut.

Non! Pas d'uniforme pour les femmes!

Il est fort possible que le « tailleur » ait été lancé par les « grandes ladies anglaises ». Elles ont sans doute trouvé là la meilleure occasion de mettre en relief leur grâce qui en manque un peu. Peu nous importe! Mais je m'oppose à ce que le « tailleur »

devienne le costume national français. La grâce, chez nos femmes, réclame plus d'enveloppement. Il faut la laisser s'épanouir et non pas l'étouffer stupidement dans un costume dont la rigidité nous glace.

Pas d'uniforme pour les femmes!

Que la fantaisie règne au contraire. Pensez-vous que le soldat qui rentrera à son foyer après trois ans de guerre, las des uniformes et de l'uniformité de la vie militaire, sera heureux de retrouver chez lui, à son retour, encore un uniforme cette fois sur le dos de sa femme?

Pitié pour le Poilu!

Enfin M. de Waleffe a sorti le grand argument : « Il faut faire des économies ».

Mais on peut, sans scandaliser personne, avoir un budget très restreint et n'être pas pour cela vouée au « tailleur ».

Ne nous occupons pas de colifichets. Laissons à nos femmes le soin de résoudre le problème. Elles s'en acquitteront fort bien.

M. de Waleffe, renoncez à votre idée. Ne condamnez personne au « tailleur » forcé.

Sinon — pour vous punir — je délègue auprès de vous le plus charmant mannequin de la rue de la Paix qui, sous vos yeux scandalisés, ondulera au gré de son caprice dans une jupe-tonneau.

Et vos rêves seront troublés pour le reste de vos jours!

CAMERA.

5 avril 1917.

*Marraine ! Envoyez maintenant cette revue à votre filleul.*

## Les Deux Zouaves

A Tracy-le-Mont il pleuvait fort, en juin 15, de la mitraille sur les têtes des zouaves en ligne, car ils ont le périlleux privilège d'être tout particulièrement repérés par l'Allemand qui les redoute. Il y avait en face d'eux, un poste de commandement d'un colonel boche d'artillerie. Les avions avaient enfin pu indiquer son emplacement et, sur leur signalement, il avait, à son tour, été avec soin repéré.

Mais, détruire le poste, était-ce à coup sûr anéantir en même temps, l'auteur adroit et qui se distinguait trop à notre gré, de tant de minutieuses mises en batterie, pour nous si sensibles ? Il fallait s'emparer de l'homme, mettre hors d'état de nuire ce chef dont la main se faisait rudement sentir dans nos lignes.

— Ce bonhomme est gênant là-bas... il serait plus intéressant ici... qu'en pensez-vous, les garçons ?

Le jeune commandant du bataillon, en passant dans la tranchée, s'adressait à deux zouaves, deux frères qu'il connaissait bien.

— Tu veux lui causer, mon commandant ? répondit l'un d'eux. On va te l'amener ce vilain oiseau-là. Pas vrai, Emile ?

Le frère Emile ne se tourna même pas, il approuva de la tête, tout naturellement.

— Autant que possible, vivant ! hein, mes amis ? un mot de causette ferait pas mal notre affaire.

— Entendu ! mon commandant !

Les deux hommes s'apprêtaient à partir quand l'officier, d'un geste, les retint encore.

— Il y a trente jours de permission à la clé !

Trente jours de permission ! Dans leurs yeux — les braves garçons ! — passa la lueur du bonheur. Ils assurerent d'un coup sec Rosalie à sa place. On aperçut les premières fusées de la nuit.

Les deux hommes sautent sur le parapet, rampent et passent sans encombre les soixante mètres qui séparent les deux premières lignes ennemis. Glisser à travers les fils de fer barbelés, franchir des trous d'obus, n'est pas un jeu : ils n'attireront l'attention d'aucune sentinelle pourtant !

— Tiens, c'est là qu'il est tombé not' capitaine, te rappelles-tu, murmura Emile. C'est-y déjà il y a quinze jours ? On est venu tout de même là tous les deux le chercher, hein ! on l'a eu ! ça tombait plus qu'à présent. Pauv' vieux, il en a enduré avant de mourir ! les sauvages ! il vivait sûrement encore quand ils l'ont laissé là comme un sac à terre ! Tant pis. C'est pas tout ça ! Faut pas s'endormir ici ! En route, pendant qu'on est tranquille.

Il n'y avait personne, en effet, si invraisemblable que cela leur parût. Ils avancèrent, et, sans être autrement inquiétés, ils parvinrent à la seconde ligne.

— Bonjour ! monsieur, dit tout bas Emile, en surprenant au fameux poste de commandement la sentinelle... c'est nous... y a pas d'erreur ! faut p'us t'en faire !

... Et pan ! Rosalie frémissoante fonça sur le boche, en plein, qui ne fit pas : ouf !

N'imagine-t-on pas que les zouaves peuvent, sans déroger, frissonner quelque peu ?

Il fait nuit, ils sont tous deux seuls, en seconde lignes boches ; aucun secours n'est possible. Tout à l'heure, ils sont partis dans le rayonnement chaud d'espoir que trente beaux jours entrevus projettent dans le cœur d'un soldat. Ici la mort rôde ; si elle les heurte, elle est implacable ; ils n'existent plus, ils

sont finis. Le frisson passa aussi rapide que dans les yeux la vision du foyer. Tous deux du même geste, bousculent la porte...

— Mon colon ! Bonsoir ! On vient te chercher... c'est de la part....

L'Allemand était couché, soigneusement; il se redressa d'un trait et hautain, d'un ton sec, en français sans accent, s'écria :

— Je vous défends ! je vous défends absolument de me tutoyer, soldats français !

— Tiens ! regarde voir si celle-là elle va te tutoyer !

A la pointe de leurs baïonnettes, nos deux zouaves offraient avec vigueur au colonel le choix :

— On t'emmène voir le commandant ; c'est pour ça qu'on vient... et au trot ! si tu refuses... ni fleurs ni couronnes... ton bien aux pauvres !... tu jases français ?.. compris ?

Oui ! il avait compris ; c'était clair... rien à faire... il était seul... aurait-on pu imaginer... ici... en secondes lignes... projecteurs... ces zouaves ! Il s'habilla comme d'habitude, sans négligence, en galant homme. Il regarda le téléphone. Non impossible même d'en approcher. Les zouaves, dans le silence inoui, avaient entendu marcher. Le colonel étend le bras.

— Ah ! non, pas touche ! ou alors...

Ils crurent qu'il voulait briser l'unique ampoule électrique installée au plafond en veilleuse.

— Permettez ! dit-il... mes gants, n'est-ce pas ?

Il firent vite l'indispensable fouille... et en route — car il fallait revenir !

Enfantin, pensaient-ils, avait été le voyage d'aller, et ça devenait amusant de dénicher comme ça du gibier qui vaut bien le dérangement. Les zouaves, le cœur ardent, jouissaient de leur prise qu'ils dirigeaient tant bien que mal sur la tranchée française, sans mot dire, sous une tempête déchaînée de balles, de marmites... on s'aplatissait dans un trou d'obus... on ne

retrouvait plus une brèche de fils de fer. Mais l'Allemand comprenait qu'il ne pouvait certainement rien tenter et, docile, poursuivait comme eux-mêmes cette marche qu'il voyait, à chaque seconde, la Mort interrompre.

Cependant les trois ombres gluantes sautèrent dans nos lignes, au petit matin : Emile et son frère poussèrent dans la cagna de leur commandant, le colonel demandé, sans égratignures — oh ! si peu ! — tous saufs et sains.

— Ah ! vous voilà, garçons ! dit simplement, et sans paraître ébloui de l'exploit de ses hommes, le commandant. C'est bien, c'est très bien !

— Monsieur, fit l'allemand à l'officier français, je tiens à dire que ces gens sont très méritants... très !

Cependant, leur prise, les zouaves n'entendaient pas la lâcher. On allait faire comparaître ce numéro sensationnel au général...

— Mon commandant, on l'a cueilli, on portera bien nous-mêmes le bouquet jusqu'au bout !

Ils insistaient ; pourquoi, en somme, ne pas leur faire ce plaisir — légitime ?

La mission décidément s'auréolait.

— C'est bon ! vous formerez sa garde. Nous partons.

Ils songeaient à la récompense promise, surtout à la jouissance de leurs trente jours, car d'orgueil ils n'en avaient point pour cinq sous !

La bourgeoise, le gosse, leurs silhouettes s'animaient. Ah ! pour aller les revoir, qu'est-ce qu'on ne ferait pas ! Et tout de même, ils étaient contents, ils satisfisaient leur honneur — c'était bien le moins — en conduisant jusqu'au grand chef lui-même, leur prise.

Le général, l'interrogatoire terminé, demanda les deux hommes.

Il souriait et leur serra la main.

— Tu es zouave vraiment de la tête aux pieds, dit-il, en s'adressant au frère d'Emile. Je viens de

voir tes notes... toi aussi... bon soldat et brave cœur,  
tu le prouves comme ton frère... mais quelle tête!...  
souvent au poste d'écoute, hein?

— Oui, mon général.

— Plus souvent qu'à ton tour, à ce que je vois?...  
Quand tu n'y es pas, que fais-tu donc?

— On est en bombe, mon général!

Dans l'entourage, on se pinçait les lèvres, on fronçait les sourcils. Ce zouave allait un peu fort!

— Eh bien, c'est parfait, déclara le général en riant... vous êtes des braves gens, vous déjeunerez avec moi, c'est l'heure de la soupe, n'est-ce pas? messieurs, nous nous mettons à table.

Les zouaves, plus émus de cette invitation inattendue que, sans doute, de l'ordre immédiat reçu la veille au soir, soutinrent cependant cette épreuve d'un genre nouveau avec l'aisance de gens bien nés. La causerie fut alerte et très dans le ton qui convenait.

— Voyez-vous, murmura le général en se penchant vers son chef d'état-major, ces cœurs d'or que ternissent un instant quelquefois des vents fous, ce sont tous ceux que des siècles de race conservent heureusement de pur métal pour la vie de la France.

Il éleva la voix en s'adressant aux zouaves, le repas était terminé :

— Vous avez donné là du beau et bon travail, mes amis et je vous remercie. Vos rubans sont garnis de palmes. Vous aurez vos trente jours de permission; mais je veux que vous emportiez avec vous ce ruban comme le mien.....

Huit jours après, sur le front du régiment rassemblé au cantonnement de repos, Emile et son frère, avant de partir en permission pour un mois, reçurent la médaille militaire.

Ils l'avaient bien méritée.

EMMANUEL DES CROLLES.



## Ballade de la Pince à Gaz

(à la manière de... Rostand!)

Au capitaine S. en remerciement  
d'une pince à gaz malicieusement  
adressée à ma « dent gâtée ».  
Oh! la petite gâtée!

Tu m'emmènes dans tes convois  
De préférence à une canne  
Car tu sais fort bien qu'avec moi  
Tu peux réparer sans émoi  
Ta panne.

Parfois tu marches comme un fou  
Tes pneus éclatent en feu de salve  
Alors elle prend son air doux  
Afin que j'dte son écrou  
Ta valve.

En plein soleil, sûr, tu vas cuire!  
Car à moins que je ne me trompe  
Tu ne pourras pas repartir  
Sans qu'elle mette un nouveau cuir  
Ta pompe.

Penses-tu que c'est bien malin  
Quand à soixante à l'heure tu roules  
Traversant tous les patelins  
Et qu'elles aiment tes « Michelin »  
Les poules?

Tu balances tout dans l'ornière  
Ah! mes amis, quelle déroute!  
Et regarde un peu par derrière :  
Elle disparaît dans la poussière  
La route.

Pourquoi donc te faire maudire!  
Certes je ne suis pas bégueule  
Mais je n'éprouve aucun plaisir  
A entendre par les gens dire :  
« Ta g.....! »

Va, ne fais pas le fanfaron.  
Graisse bien pour que rien ne grince  
Et quand tu tiens le « macaron »  
Aie dans ta poche de veston  
Ta pince.

Puis, si tes dents te font gémir  
Le soir, étendu sur ta couche,  
Pour que tu cesses de souffrir  
Tu n'auras bien sûr qu'à ouvrir  
La bouche!!!

Ecrit — circonstance atténuante! —  
entre deux rages de dents.  
Au front, le 10 mars 1917.

MAURICE R.

Achetez « au numéro » la première fois, oui! Mais ensuite abonnez-vous.



### NOS BONS PAYSANS

## Une « Première Classe »

« Avis. — Le train de 9 h. 05 pour la direction de Rinleville ne prendra, à partir du 2 avril, des voyageurs de seconde et de troisième classes que sur un parcours d'au moins cinquante kilomètres. Au-dessous de cinquante kilomètres, la compagnie ne délivrera plus que des billets de première classe ».

Le père Fouichot venait de faire ses deux lieues de chemin à pied, de bien mauvais chemins, car sa ferme était dans le fond du vallon, assez écartée de la grand'route qui suit jusqu'à la gare le flanc du coteau.

Il pénétra dans la petite salle d'attente; il fallait qu'il aille ce jour-là chez le notaire, au canton. Avec le train de 9 heures, il rentrait, chez lui, commodément, le soir,

Près du guichet de distribution des billets, il lut l'affiche fraîchement posée puis se pencha au niveau du petit carreau.

— C'est un billet pour Rinleville.

— Une première, un franc vingt, répondit une voix.

Fouichot se redressa, regarda une seconde fois l'affiche et de nouveau plongea.

— Qu'est-ce que c'est? » fit la voix.

— C'est pour Rinleville, une place de troisième.

— Il n'y a pas de troisième! lisez l'avis!... depuis ce matin.

Immobile derrière sa vitre dépolie, l'employé fit « clac » avec le petit carreau. Mais le bonhomme tapa deux petits coups encore.

— Eh bien, faut que j'y aille à Rinleville, donnez-moi une place... mais la prochaine fois!...

Il pensait qu'il pourrait, dans ces conditions-là, prendre sa carriole.... la prochaine fois!

— Une première pour Rinleville! annonça l'employé.

Et sur l'étroite tablette, il lança au voyageur le billet et la monnaie de ses deux francs.

« Tu me regardes, semblait dire à Fouichot, son tout neuf billet de première classe. Tu me retournes dans tous les sens, on dirait que c'est la première fois de ta vie que tu me vois de si près. Je ne suis pourtant pas si extraordinaire que tu le crois. C'est vrai que je loge les gens sur les coussins que mon frère des troisièmes n'offre pas à sa clientèle, mais va ! l'été chez moi, c'est bien trop chaud et l'hiver on s'y endort trop vite : ça fait manquer bien des correspondances ; et puis chez moi, si les gens sommeillent, ils ne mangent pas, c'est un genre, vois-tu. Je suis bien propre... je ne sers pas souvent, moins que tu l'imagines : ah ! la carte ! c'est toi qui la paies ! et plus que tu le penses. »

Fouichot se dit : « J'ai bien payé ma place. J'ai pris des premières classes ; je monterai en première classe. On doit tout de même être bien assis là-dedans ! »

Tout doucement, la petite locomotive de 1855, récupérée pour cette petite ligne de très local intérêt entra, comme on le dit, en gare, longea le quai et s'arrêta en soufflant fort, près de la prise d'eau. Le facteur-enregistreur, la plume à l'oreille, manœuvra la serrure de la salle d'attente ; il ouvrit un des battants de la porte, armé de la pince à faire des trous.

Fouichot se trouva en présence du train : une machine-tender, un fourgon, deux wagons de troisièmes classes et un bon vieux wagon mixte de secondes avec dans le milieu, un unique compartiment de premières.

Sur le quai, son parapluie sous le bras, il cherchait des yeux la voiture de premières, son billet à la main.



Le chauffeur rejetait le tuyau ruisselant d'eau ; Fouichot, deux fois déjà s'était hissé sur le marchepied des premières.

— Mais ce n'est pas ici mon bonhomme !

Il fit remarquer à la dame qui lui parlait qu'il avait un billet. Il le lui montrait.

— Mais, mon ami, prononça gravement un gros monsieur, c'est complet ! Nous sommes huit ! Il n'y a que huit places !

Fouichot attendit le chef de gare qui près de la locomotive allait donner le signal du départ. Il vint, le chef de gare !

— Eh bien ! dit-il, qu'est-ce que vous attendez ! Montez, voyons ! le train va partir !

— Y a pas de place, répliqua Fouichot.

— Comment ! il n'y a pas de place ! je vais vous en trouver, moi, et tout de suite, tenez, amenez-vous vite ! entrez-là ! Dépêchons !

Il avait ouvert une portière, en troisième classe. C'était insuffisant, inexact.

— J'ai un billet de première, faut me fournir des premières, j'ai payé pour !

— Ça ne me regarde pas ! le train a déjà du retard ! montez toujours, ce n'est pas malin ce que vous faites-là ! vous allez faire manquer la correspondance, allons ! en voiture !

Fouichot, patiemment, résistait.

— Monsieur le Chef de gare, j'ai un billet de première et il n'y a pas de place ; ce qui est dû est dû, je ne peux pas monter autre part.

— Mais pourquoi, fichtre ! prenez-vous une première ?

— C'est pour Rinleville.

— Rinleville ? et puis après ? c'est à deux stations, en voilà une idée !

Le facteur-enregistreur s'approcha... Ah ! en effet, oui ! Rinleville... au-dessous de cinquante kilomètres... la nouvelle circulaire... « Vous savez bien,

monsieur le chef? celle d'hier! » Le chef venait de se heurter à la première et peut-être à l'unique application de la circulaire. Il fallait aviser immédiatement.

Les voyageurs du train, curieux d'abord, énervés ensuite de ce retard imprévu regardaient, échangeaient des réflexions, lançaient des lazzi, des injures, des menaces.

— Voyons, fit le chef de gare, montez en seconde, et qu'on s'en aille!

Fouichot, inébranlable dans le principe, voulut bien offrir en fait, et par conciliation, une transaction.

— Eh bien, les troisièmes, moi, ça m'est égal, je veux bien... seulement j'ai des premières... remboursez-moi la différence. J'ai pas demandé, moi, à dépenser vingt-quatre sous pour m'asseoir sur ces coussins-là.

Le facteur-enregistreur haussa les épaules. Le mécanicien et le chauffeur étaient descendus de la machine, ils profitaient de ce répit inattendu pour jeter deux coups de burette aux bielles. Au premier étage de la gare, des persiennes tapèrent sur le mur, une fenêtre s'ouvrit : la femme du chef, son petit garçon auprès d'elle, examinait la scène.

Les uns après les autres, les voyageurs glissaient, sautaient sur le quai, entouraient le père Fouichot et les deux employés. Par une portière, un militaire cria : « Vive la Classe! » C'était aux temps heureux de la paix. Une grosse Première classe s'écria de sa place : « J'écrirai à Monsieur Claveille! c'est trop fort », et brandit une carte permanente de circulation.

Le chef de gare gesticulait tout autour de Fouichot impassible, son parapluie sous le bras : il prenait à témoin le train tout entier de l'obstination insensée de cet homme. « Mais il n'y a donc pas de gendarmes, par ici? conseilla une petite dame impatiente. » — « Monsieur a raison, c'est le règlement, dit un gros homme à cache-poussière gris-souris. » Le soldat dégringola de son wagon, se mêla à la demi-douzaine de

jeunes gens qui riait beaucoup de l'aventure. A la fin, Fouichot parut prendre une décision; tout le monde se tut : il allait parler, dire qu'il s'en allait à pied, se faire rembourser ou monter n'importe où ailleurs qu'en première. Le train pourrait partir, enfin!... Il dit d'une voix simple, pas fâchée du tout : « Monsieur le chef, ça sera quand vous voudrez. »

Le chef et le facteur se regardèrent, ils ressentirent profondément ce qu'un jour tragique on dénomma l'Union Sacrée : du même geste ils auraient étranglé l'ennemi. Ils avaient mieux à faire, ils le comprirent car, au fond, ils étaient raisonnables devant l'évidence. Le soldat proposa un coup de main : « T'as pas un pauv' petit wagon de rien du tout dans un coin? Mais oui! c'est ça, allons-y, on va aider! » Le train était agité de convulsions contraires : les meilleures l'emportèrent. Il y avait sur la voie de garage, sous le hangar de la petite vitesse, un bon vieux wagon de première classe : c'était celui qui amenait de l'arrondissement les autorités, tous les ans, le jour de la fête du pays. La cérémonie achevée, il arrivait que, sa mission terminée, on le garait ici ou là, le long de la petite ligne. On l'oubliait.

Le chef de gare se souvint. Il était sauvé! le train partirait. Il accepta les concours joyeux qui se proposaient : « C'est ça! Allons-y! »

Fouichot sourit un peu quand il vit glisser, tourner et rouler sur le rail « son » wagon de Première classe, entouré, poussé par l'équipe rieuse et soufflante des voyageurs.

Tout le monde courbé, se redressa... allons, cette fois ça y est, en voiture et en route. La machine lâcha un jet de vapeur.

Les portières se refermaient. Fouichot tranquille allait à « son » wagon quand, en passant devant les troisièmes, un homme qui assurait le loquet de secours, leva la tête. Leurs regards se rencontrèrent.

Encore une fois, le bonhomme s'arrêta, talonné par le chef de gare.

— Tiens! mais... c'est-y toi Lessorez?

— C'est moi bien sûr. Et toi, Fouichot, où qu'tu vas?

— Moi? j'vas à Rinleville.

— Ah ben! c'est toi qui fais toute cette histoire!

— M'en parle pas!

— Mais montez donc! hurla le chef de gare, maintenant que vous avez un wagon pour vous tout seul!

— Ah! ma foi, monsieur le chef, dit le père Fouichot, après tout, ce qu'est dû est dû et vous avez bien fait tout ce que vous avez pu! mais Lessorez, c'est un ami, j'monte avec lui!... tant pis!

Le teint du chef était violet. Le sifflet sanglota sur ses lèvres, le mécanicien comprit que le drame était achevé. Dans le train qui s'ébranlait avec quarante minutes de retard, Fouichot expliquait à Lessorez : « C'est une chance de te rencontrer, mais, vois-tu! ce qui est dû est dû! »

SERGENT BLIN.

---

*Si vous vous abonnez, vous faites une bonne affaire.  
Et nous aussi.*

---



POÈMES

---

## Le Fantassin

---

France, tous tes soldats, en cette heure suprême,  
Luttent pour ta grandeur et pour ta liberté;  
Chacun de tes enfants comme une mère t'aime  
Et s'expose à la mort pour garder ta beauté;

Chacun d'eux souffre ou prie; aucun d'eux ne blasphème  
Ton nom divin qui rend leur courage indompté;  
Chacun d'eux pour ta gloire aux coins du monde sème  
Des trésors d'héroïsme et d'immortalité.

Mais — plus que tous tes fils — le petit fantassin  
Répand avec son sang ses sueurs et ses larmes:  
Le moindre de ses pas est un martyre saint.

C'est lui — ton peuple obscur, ton esclave soumis  
Dont il faudra — la paix ayant tué les armes —  
A sa juste valeur reconnaître le prix.

H. AMIOT.

---

*Auteurs! Gardez copie de vos manuscrits avant  
de nous les envoyer.*

---

## Consultation

Le premier dimanche de chaque mois — c'est une affaire entendue — les X. et les Z. deux ménages d'avocats à G... se reçoivent à tour de rôle, en petit comité. X. a la clientèle gouvernementale. Z. a la clientèle de l'évêché. Aucune concurrence; l'harmonie confraternelle est parfaite. Dans ces conditions, ces dames X. et Z. échangent leurs catalogues, leurs journaux de modes et chacune d'elles trouve à l'autre le complément de son propre charme.

Ce dimanche d'après Pâques, les X. « avaient » les Z. C'était leur tour. Parlote aimable, discrète, distante des choses politiques et des Dalloz et même, quelquefois, des petits fusains de la magistrature du siège que crayonnent vite et pour rire, très souvent, les avocats naturellement spirituels d'un Barreau.

Aux liqueurs — X. en avait d'excellentes, une crème de prunelles, entr'autres, délicieuse — Mme X. et Mme Z. vont au jardin.

Tandis qu'elles devisent, ces messieurs digèrent honnêtement, jambes étendues sous la nappe à fleurs, que la vieille bonne, sans bruit, débarrassait...

— Encore un peu, cher ami?

— Non merci ! franchement.

— Vous avez tort ! cette crème vraiment remarquable m'avait été indiquée par feu le Président Jarbois qui s'y connaissait.

— Ah ! quel vieillard exquis et spirituel !

— Et drôle comme tout ! Il avait des histoires ! vous ne connaissez pas celle-ci, cher ami, qu'il nous racontait, ma foi ! c'était encore l'an passé : une Consultation ?

— J'avoue que, tout de suite, ça ne me dit rien... mais je la réclame, je vous écoute.

— Eh bien ! voici.

\* \*

Un de nos confrères normands reçut un jour, dans son cabinet, la visite de son boucher, Bourgeon. Ils se connaissaient de vieille date. « Bonjour, maître Lageois ! » Le boucher, révérencieux avait mis son veston et son chapeau melon. Lageois, d'un geste et d'un sourire invita le brave homme à exposer, assis, sa petite affaire.

« Eh bien ! maître Lageois, voilà de quoi il s'agit : je viens vous demander, en voisins...

— Mais comment donc !

— ... En vieux voisins que nous sommes, si j'ai le droit de faire une réclamation... c'est au sujet d'un bifteack... » Lageois voguait ce jour-là dans les sérenités du rire. « Comment ! c'est vous, mon cher Bourgeon, qui réclameriez à propos d'un bifteack ! c'est le monde renversé... que fera la clientèle ? »

« Maître Lageois, continua sans sourciller Bourgeon, j'avais ce matin sur mon étal, avec d'autres morceaux, entre un lot de côtelettes premières et un gîte à la noix, un bifteack, une pièce de choix 1<sup>re</sup> qualité, maître, et qui valait six francs cinquante sans l'apprêt — eh bien ! le chien d'un client passe, flaire...

— Malheureux ! qu'a-t-il fait ?

— Non, maître ! il n'a rien fait, le chien, ce n'est pas ça, mais il a sauté dessus et, tout raide, en vitesse, il l'a emporté dans sa gueule... un morceau superbe... c'est perdu... il l'a mangé au bout de la rue... impossible de l'approcher. Voilà le cas, maître ; qu'est-ce

que je dois faire? — Oh! très simple M. Bourgeon : réclamez au propriétaire du chien, article 1384... on doit vous payer, n'hésitez pas! — Bon! je vous remercie, alors, l'affaire est sûre? — C'est enfantin, présentez la note tout simplement... vous connaissez ce propriétaire, dites-vous? alors c'est clair.

« Eh bien, maître Lageois, si ça ne vous fait rien... » Bourgeon s'était levé et avait remis sur sa tête son chapeau : « ... c'est votre chien qu'a fait le coup. Vous me devez six francs cinquante! »

C'est alors, cher ami, qu'il fallait voir la tête du Président Jarbois, mimant celle de ce confrère pris au piège, et le bon Président continuait.

Maître Lageois fut à peine une seconde ébranlé et reprit vite l'équilibre dans son sourire... « Tout s'arrangera, dit-il, nous réglerons au mieux cette petite affaire, en effet... à bientôt, Bourgeon! à bientôt, et encore merci! »

« Oh! il n'y a pas de quoi! fit le boucher en sortant. »

Le tantôt il recevait à la boutique un petit mot, il y avait une réponse, le porteur attendait : « Je suis à vous, mon brave! un instant, hein? » Il déchanta l'enveloppe, déploya une petite lettre, un huitième de feuille, avec en-tête. et il lut sans broncher :

« Affaire Bourgeon contre Lageois, n° 3453. Falaise le 29 mars 1914.

Monsieur. Comme suite à votre visite de ce matin à mon cabinet et conformément aux tarifs en vigueur sur les consultations et honoraires, j'ai l'honneur de vous prier, selon nos usages, de me faire remettre, par le porteur, la somme de sept francs cinquante pour honoraires de consultations de ce jour.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués. Lageois. »

Sergent BLIN.



## Lettres Françaises

(QUATRIÈME)

### Philippe à Madeleine

Aux armées, le 20 mars 1917.

Mademoiselle,

Nous descendons au repos juste à point pour que nous puissions lire, avec un peu de calme, enfin! les bienfaisantes lettres qui viennent jusqu'à nous. Les voici! Le vaguemestre est dépouillé et nous sommes pourvus du nécessaire : pas tous, et c'est triste, car cette provision-là ne peut pas, quoiqu'on fasse, être partagée jamais.

Vite, je cours, moi qui suis parmi les heureux, à mon petit coin de cantonnement. Là, tous les deux en « tête à tête » Louise et moi, nous causons : je sais que vous êtes sa fidèle amie, sa bonne compagnie. Il ne vous conviendrait pas, je pense, Mademoiselle, que je vous dise : merci! — et cependant, puisque ma chère petite sœur croit que je vous serais, pour un instant, de quelque utilité, je vous offre mes services pendant ce temps très bref, sans doute, où nous nous reposons ici d'une faction qui n'a plus d'âge.

Vous ressentez quelque embarras, me dit-elle, au sujet de votre propriété du Huelgoat dont je me souviens très bien, en effet, et Louise prétend que je dois mêler ma voix à votre chapitre!

Permettez que je me soumette à sa volonté — une fois de plus! — pour vous servir autant que je le puis.

*Corbin, cet excellent honnête homme, ne se sent plus les forces suffisantes pour cultiver la terre, ce bien que sa famille, depuis tant d'années, tenait en fermage de la vôtre?*

*Devez-vous rechercher un acheteur? ou un nouveau fermier?*

*Conserverez-vous la propriété que vous avez reçue des vôtres? ou, définitivement, la cédez-vous à d'autres? la vendrez-vous?*

*C'est bien cela, n'est-ce pas? Je pose la question, mademoiselle, dans des termes, qui vous indiquent sans ambages le sens de la réponse.*

*Selon moi, vendre, c'est briser d'un coup, d'un trait de plume le lien qui attache ici les unes aux autres, des générations successives; vendre, ah! tenez, mademoiselle, c'est « liquider », c'est rendre « fongible » comme on dit dans un jargon d'Ecole, c'est épuiser la source où vous puisiez seulement jusqu'ici et avec modération, votre revenu foncier, mais où davantage peut-être jaillissaient si véritablement seconds, des souvenirs, des sentiments, toute une noble et rivace héritéité.*

*La brochette de billets, qu'en un dernier adieu vous laissera cette bonne terre, vaudra-t-elle pour vous-même les gerbes lourdes qu'elle donne tous les ans et qu'au moulin, par surcroît, on savait si bien moudre?*

*Vous trouverez à louer. Oh! vous ne rencontrerez pas toujours la belle conscience, le sérieux attachement d'une famille Corbin... et encore! cela n'est pas si certain! car il y a la « manière » d'être propriétaire, cette condition tant dénigrée de ceux qui l'envient, et qui est une qualité chez ceux qui la rendent — comment dirais-je? — cordiale. Mais parfaitement: c'est une question de cœur autant que d'intérêts, et si ceux-ci guident les hommes, je suis averti aussi que les sentiments seuls les font marcher, et bien marcher, je vous assure!*

*Cependant, vous voyez mes raisons: je ne vendrais*

*pas. Je devine que j'aurais à subir des sacrifices, de la gêne, un amoindrissement de revenu; mais ils sont dûs naturellement à cette terre, au souvenir reconnaissant de ceux qui me l'ont transmise... je ne vendrais pas!*

*Nous ne devons pas flétrir à travers la bourrasque. A notre tour d'être... ce qu'il faut que nous soyons, pour qu'aux jours d'apaisement, le foyer, le vrai foyer demeure, malgré la brèche, debout, et continue d'inspirer notre vie. La France, comme elle nous est apparue et comme nous l'aimons, vaut bien ça, n'est-il pas vrai!*

*Daignez agréer, Mademoiselle, pour vous-même l'hommage de mon respectueux dévouement, et pour ma chère sœur, la charge de mes plus affectueuses pensées.*

PHILIPPE.

P. C. C.

Jean PERDIANE.

---

*Si la logique ne vous effraie pas, regardez au dos de la couverture.*



## NOUVELLES

### Les Bottes du Bavarois

— Qu'y a-t-il, père Chaumuzard?

— Ben j'veoulais vous voir, M'sieu Pierregot, rapport à la Janine qu'est toujours malade.

— Ça ne va donc pas mieux?

— Ah! bon Dieu, non! Elle tousse que c'est à faire pitié: avec ça le médecin qui dit comme ça qu'il faut qu'elle prenne du... des... enfin un tas de drogues que je ne me souviens point... c'est qu'c'est coûteux les drogues... j'pouvons pas lui payer tout ça, moi.

— Et tu voudrais que je te procure les médicaments nécessaires?

— J'ai espéré.

Et Chaumuzard tournait sa casquette entre ses gros doigts.

— Tu as bien fait, mon brave Chaumuzard, il faut s'entr'aider dans la vie... tiens, va chez le pharmacien, prends ce qu'il faut, et reviens me voir de temps en temps.

— J'sais pas comment vous r'mercier, M'sieu Pierregot.

L'homme semblait embarrassé, honteux.

— Ça va, ça va, tu me remercieras un autre jour. Au revoir, Chaumuzard.

Alex Pierregot, de la maison Pierregot fils, était avec son frère Maurice un des plus gros, sinon le plus grand marchand de fourrages et de grains de la région de N.... En sortant de la gare de N..., à quelques kilomètres de Saint-Quentin, si vous montez la Grand'Rue qui se continue par une avenue bordée

d'arbres conduisant au quartier de cavalerie, vous trouvez sur la gauche, à mi-côte, un hôtel-restaurant de modeste apparence, puis quelques mètres plus loin une grande porte charretière sur laquelle vous lisez — ou du moins vous pouviez lire avant la guerre :

M. & A. PIERREGOT

Grains et Fourrages.

Si vous demandez aux gens du pays qui sont ces Pierregot, partout on vous répondra : « De bien honnêtes gens. » Et comme le monde est bavard vous apprendrez aussitôt que ces messieurs, âgés de cinquante et cinquante-deux ans, ont repris en 1890 la suite de Michel Pierregot, leur père, un homme bien aimable et bien charitable, que leurs affaires s'étendent dans toute la région, qu'il n'y a pas à cent lieues à la ronde un marchand pour lutter avec eux et vous conclurez que les frères Pierregot ne sont pas de mauvais riches, quand vous entendrez ajouter : « Et avec ça pas fiers, monsieur, vous pouvez leur parler, ils vous répondront toujours bien honnêtement. »

Vous penserez peut-être en vous-même qu'ils valent encore mieux qu'on ne le dit, puisque, jouissant de la notoriété et de l'estime générale, ils n'ont pas cédé à la tentation de représenter leurs concitoyens et de perdre leur temps en siégeant dans un Palais-Bourbon quelconque. Et vous aurez raison, Maurice et Alex Pierregot sont des gens sérieux.

Mais il est impossible sur terre de n'avoir que des amis. Une situation comme celle des frères Pierregot suscite toujours des jalouses plus ou moins avouées, des haines implacables parfois.

Ainsi Chaumuzard, Chaumuzard qui, tout à l'heure encore, était timide et confus devant Maurice Pierregot ne sachant comment remercier son bienfaiteur, Chaumuzard, maintenant rentré chez lui, exhale sa mauvaise humeur auprès de son épouse.

— Si c'est pas malheureux, c'est riche comme Crésus et ça ne lâche la monnaie qu'avec avarice. Cinquante francs! Je te demande un peu, il aurait dû m'en donner le double!

— Tu sais bien que c'est toujours comme ça, les riches.

— Des propres à rien qui ne savent pas se servir de leurs dix doigts, des marchands, des voleurs! Ah! si jamais ils me tombent sous la main! Foi de Chaumuzard ils verront comme je m'appelle!

« Oignez vilain, il vous poindra; poignez vilain, il vous oindra », direz-vous. En vérité, s'il est question de Chaumuzard vous aurez cent fois raison.

Figurez-vous un homme de cinquante à soixante ans, grand, maigre, voûté, une figure osseuse, aux yeux enfoncés, les traits tirés, avec de grands cheveux crasseux et gris, un teint jaune, une moustache tombante, une barbe hirsute. Un homme qui n'a jamais rien voulu faire de sa vie, ou plutôt qui a tout fait sans jamais rien continuer si ce n'est la basse débauche, tantôt manœuvre, tantôt cantonnier, le plus souvent chifffonnier sinon mendiant, sournois, menteur, ivrogne, parfois même voleur, et vous aurez une idée de ce qu'est Chaumuzard. Sa femme, ou du moins celle avec laquelle il vit, aussi âgée que lui, est faite à son image, tant il est vrai que qui se ressemble s'assemble.

\*\*\*

Le 29 août 1914, les Prussiens entraient à N... que venaient d'évacuer les dernières troupes françaises. Depuis deux ou trois jours déjà les rumeurs alarmantes couraient la contrée : les uhlans avaient été vus du côté de Saint-Quentin, on s'était battu à La Fère, on racontait les crimes odieux dont ils se rendaient coupables : enfants au poignet coupé, blessés achevés et honteusement mutilés, vieillards assassinés, femmes souillées et brûlées vives; cependant,

la foi en la victoire de nos armes était telle que les gens se rassuraient encore entre eux en se répétant : « Ils n'arriveront jamais jusqu'ici; on les arrêtera avant », quand la nouvelle arrivait certaine que les premières patrouilles étaient à Guiscard.

Beaucoup voulaient fuir, se précipitèrent à la gare. Trop tard!... Ceux qui le purent alors empilèrent à la hâte tout ce qui était susceptible de s'emporter, dans une méchante voiture et l'exode commença.

La plupart des habitants restèrent à N.... Les frères Pierregot parmi eux.

On les avait bien avertis du danger, ils possédaient une rapide voiture automobile, la fuite leur était aisée, mais ils avaient répondu : « Nous sommes les premiers otages de la région, nous y demeurons. »

Belle réponse, courage civique exemplaire!

Après les premiers jours qui furent terribles, les Allemands pillant systématiquement la malheureuse ville, fusillant dix habitants sous un prétexte futile, la vie s'organisa sous la loi du vainqueur.

Un gros général, viveur et jouisseur, s'installa à la Kommandatur, et édicta un règlement sévère.

Sur la place de l'Église, deux fois par jour, appel. Interdiction de sortir ou d'être dans les rues après 18 heures. Interdiction d'avoir de la lumière après 19 heures. Interdiction... que sais-je encore? Mais malgré tout chacun essaya de s'arranger, attendant avec confiance le retour des soldats de la France, la délivrance et la liberté.

Maurice et Alex Pierregot se multipliaient, rendaient à leurs infortunés compatriotes d'innombrables services.

Les envahisseurs naturellement avaient tout pris et aucun stock de céréales n'existaient plus dans le pays.

Les deux frères avaient obtenu de la Kommandatur l'autorisation de se rendre deux fois par semaine à Saint-Quentin pour le ravitaillement, ce qui n'était d'ailleurs pas facile. Songez donc : il fallait

partir de grand matin, mais pas avant le jour, être rentré pour 18 heures, après avoir effectué un parcours de plus de 50 kilomètres; pour comble, la grand'route traverse la voie ferrée et les Allemands ont coutume de fermer par période de deux heures les passages à niveau.

\* \*

Certain vendredi de mai 1915, les frères Pierregot se rendent à Saint-Quentin. Le temps est beau, la route longue et poussiéreuse, ils sont assis tous deux sur le siège de leur voiture, une espèce de grande carriole bâchée, traînée par un méchant cheval blanc aux jambes arquées, aux genoux raidis d'éparvins : tout ce qu'il leur reste aujourd'hui comme moyen de locomotion.

Ils viennent à peine de dépasser les dernières maisons de N.... qu'un homme leur fait signe d'arrêter.

Cet homme est vêtu de la longue capote grise de l'infanterie allemande; il porte la casquette plate et sur son dos un havresac, aux pieds il a une paire de bottes de campagne toutes neuves, de ces demi-bottes basses en cuir fauve, solides et souples. Il est grand, maigre, roux, sa bouche toujours ouverte laisse voir des dents jaunes, il marche difficilement en s'appuyant sur un bâton.

De nouveau il fait signe. Maurice Pierregot arrête son cheval en maugréant : « Holà ! Bancal ! » Et se penchant vers l'homme :

- Qu'y a-t-il ?
- Kamarade... Franzose... Saint-Quentin ?
- Oui. Et puis après ?
- Monter... moi.
- Pas de place.
- Kamarade... moi blessé.

Et, dans un français pénible, il raconte en pleurant sa lamentable histoire. Il a été blessé huit jours auparavant du côté de Roye et évacué sur N.... A

l'hôpital on l'a pansé, soigné pendant toute une semaine, puis comme la place manquait pour les nouveaux arrivants on l'a tout simplement mis dehors en lui donnant une fiche pour se faire hospitaliser à Saint-Quentin.

Il n'a pas osé se présenter à la Kommandatur pour se faire transporter, le général est si bizarre et il a entrepris de faire la route à pied.

Sa blessure a dû se rouvrir, il souffre affreusement, il n'en peut plus.

Maurice Pierregot est ému devant la souffrance du pauvre diable. Alex le fait monter en voiture et demande :

— Tu es Prussien ?

— Non... pas Prussien... moi Bavarois.

— C'est toujours du Boche! mâchonne Maurice.

Et tout haut : Allons en route !

Maintenant la voiture roule à petite allure sur la grand'route. Maurice Pierregot stimule de la voix et du fouet son vieux cheval : « Hue, Bancal ! du courage ! » Parfois un cahot violent fait crier les ressorts et projette Alex sur son frère, et arrache un gémissement au blessé. La chaussée est mal entretenue et le long ruban des kilomètres se déroule insipide :

« Pourvu que nous arrivions avant la fermeture du passage à niveau », pensent les voyageurs.

Leur vœu n'est pas exaucé. La barrière de fer coupe la route et interdit le passage.

« Pas de chance tout de même ! »

Un débit de boisson se trouve là, juste en face. Maurice attache à un arbre son fidèle Bancal et les deux frères entrent à l'estaminet.

On est mieux assis à boire un café, qu'à attendre deux heures au milieu d'une route.

Lorsque la barrière s'ouvre, ils remontent en voiture et gagnent la grande ville.

Ils vont d'abord à l'hôpital militaire pour y laisser le blessé.

— Hé là l'homme !

Pas de réponse. Alex se penche, regarde... l'Allemand ne bouge pas ! Il ne dort pourtant pas... Un doute affreux traverse l'esprit des frères Pierregot... S'il était mort !

En toute hâte Alex descend de voiture, entre dans l'hôpital et explique à un « feldwebel » bourru ce qui lui est arrivé. L'autre, en allemand, prononce trois ou quatre phrases gutturales, des ordres sans doute, puisque deux infirmiers sortent aussitôt avec un brancard.

Le feldwebel les suit et fait signe à Alex Pierregot d'en faire autant.

Arrivés à la voiture les brancardiers tirent a eux le corps du Bavarois. Alex et Maurice Pierregot retiennent leur souffle. Est-il mort ? Les infirmiers le déposent sur le brancard et l'emportent... il n'a pas fait un mouvement.

Les deux frères la détresse dans l'âme suivent le corps, le feldwebel ferme la marche.

On rentre dans l'hôpital, le médecin-major arrive, jette un mauvais regard aux Français, se penche vers l'Allemand, lui donne quelques soins... l'autre ouvre les yeux, revient à lui. Il n'était qu'évanoui — les cahots de la route sans doute.

Dieu soit loué !

Le blessé jette des regards étonnés autour de lui. Où se trouve-t-il ? peu à peu ses souvenirs se précisent. Il se soulève à demi, regarde encore, ses yeux tombent en arrêt sur ses pieds : il cherche en vain ses bottes. Elles n'y sont plus !

En allemand il dit quelque chose aux infirmiers qui l'entourent, ceux-ci font un signe de dénégation, il prononce encore quelques mots et soudain ces gens se précipitent sur Alex et Maurice Pierregot qui n'ont rien compris à la scène, les poussent dehors en criant très fort. Des soldats arrivent et emmènent les deux frères à la Kommandatur.

— Vous avez profité de ce que le blessé que vous transportiez était évanoui pour lui voler ses bottes, résume sur un ton doctoral l'oberleutnant chargé de les interroger.

Alex et Maurice Pierregot sont tout décontenancés. Ils ont recueilli un homme qui se traînait à peine, pour lui rendre service, ils l'ont amené jusqu'à l'hôpital, et maintenant on les inculpe de vol ! On les a arrêtés brutalement, traînés en prison, enfermés dans un cachot puant où ils ont passé une nuit atroce avec de gros rats qui leur montaient sur le corps et, maintenant qu'on les interroge, on ne veut même pas admettre leur bonne foi.

Pour la deuxième fois ils exposent les faits à l'oberleutnant.

— Alors où sont les bottes ? demande l'officier.

C'est décourageant !

Alex a un grand geste accablé ; Maurice hausse les épaules :

Que voulez vous faire devant des procédés pareils ! « Vous avez volé ! — Non. — Prouvez que vous n'avez pas volé. »

On reconduit les frères Pierregot en prison. On les y laisse jusqu'au jour où le conseil de guerre sous la présidence d'un colonel de la garde se réunit pour les juger... et les condamner, naturellement.

Ils se défendent, réfutent les arguments à leur charge, rien n'y fait : ils sont Français, la cause est entendue !

..... « Le Loup l'emporte et puis le mange  
Sans autre forme de procès ».

Vous connaissez l'histoire du Loup et de l'Agneau. Elle se répète sans cesse : « La raison du plus fort est toujours la meilleure » a dit le bon fabulist.

On les condamne à dix ans de travaux publics.

On les emmène là-bas en Poméranie sans qu'ils aient encore rien compris à leur histoire.

\*\*

Ce même vendredi de mai 1915, au moment où leur voiture arrêtée devant la barrière du passage à niveau, les frères Pierregot sont à l'estaminet, imaginez-vous un homme, un chemineau vagabondant sur la route en quête de quelque chose... Quoi ? il n'en sait rien au juste. Un lapin ? Un poulet ? Il en reste bien peu cependant depuis l'invasion — ou n'importe quelle autre chose, bonne à prendre, à manger ou à emporter.

Imaginez ce vagabond arrivant près de la voiture abandonnée sur la route, le cheval attaché à un arbre. Il en fait le tour, en curieux, puis il se hisse à hauteur du hayon et regarde à l'intérieur s'il n'y a pas quelque butin pouvant faire son bonheur. Tout de suite il aperçoit les bottes, il constate que l'homme, qui les a aux pieds, est évanoui. Il jette un regard furtif à l'entour, s'assure que personne ne le voit.... puis il s'en va lentement, le plus naturellement du monde, s'enfonce dans les bois qui bordent la route et disparaît.

Le Bavarois est nu pieds, les frères Pierregot ne se doutent de rien. Tout à l'heure ils remonteront en voiture sans même songer à jeter un regard sur leur voyageur d'occasion. Le soir ils sont en prison, huit jours après au bagné !...

Chaumuzard ! Songez à Chaumuzard !

\*\*

Bien mal acquis ne profite jamais !

Chaumuzard d'abord se frotta les mains : une bonne affaire !

Il avait acquis une belle paire de bottes et joué un vilain tour aux Pierregot.

Cependant à N... on commençait à s'inquiéter de la disparition des deux frères. Des amis s'informaient, cherchaient à avoir des renseignements

quand de la Kommandatur arriva la nouvelle de leur condamnation.

Ce fut dans la petite ville une véritable consternation.

Chaumuzard, lui d'abord resta indifférent : « Après tout chacun pour soi » disait-il en lui-même. Il était tout au plaisir d'avoir de belles bottes comme les frères Pierregot eux-mêmes ne lui en auraient jamais donné. Puis un jour il trouva qu'elles se déformaient bien vite, le cuir se ridait, faisait des plis, des plis douloureux qui le blessaient aux orteils. Les bottes cessèrent de lui plaire, elles lui devinrent odieuses.

Au fur et à mesure qu'il se détachait d'elles, il songeait davantage à Alex et à Maurice Pierregot. Lui, qui, jadis les haïssait, se surprit à s'attendrir sur leur sort !

« Tout de même ces pauvres bougres ont bien du malheur ! »

Les souvenirs l'obsédaient.

Il en perdit le sommeil, il n'osa plus sortir, se montrer dans les rues de N...

Un jour, n'y tenant plus, il se rendit à Saint-Quentin, à la Kommandatur, et avoua son forfait.

Le même oberleutnant qui avait interrogé les Pierregot l'interrogea à son tour, écouta tout souriant ses aveux.

— Kolossal ! répétait l'officier.

« On va les relâcher, maintenant, pensait Chaumuzard. »

On le mit en prison. Puis le conseil de guerre se réunit, le jugea et le condamna à dix ans de travaux publics.

Il fut emmené là-bas en Poméranie dans un grand bagné où se trouvaient déjà Maurice et Alex Pierregot !

Ils y sont encore tous les trois.

B. ANDRÉ.



## Baljean

### III

#### *Le Voyage du Havre*

Toute la nuit on avait roulé, chargé des torpilles, des caisses de 75 ; on avait fait deux voyages, de la gare du front aux parcs du génie, et par un froid ! 20 degrés au-dessous ; le vin avait gelé ! on n'avait pas pu le distribuer, la veille, en partant. Malgré tout, la section était rentrée entière et intacte au cantonnement. Vite, les pleins faits, deux mots de bonsoir aux moteurs et les hommes, la soupe chaude avalée avaient escaladé le tiède grenier où ils pouvaient dormir, dans la paille.

Ils étaient trois ou quatre, toujours les mêmes, des anciens, les vieux de la section, ceux du début. Dans les cantonnements, ils choisissaient leurs places, côte à côte, et quand ils n'étaient pas de convoi, ils causaient entr'eux, jusqu'au sommeil.

Déjà, leurs membres courbaturés se détendaient et ils commençaient à reposer quand une voix stridente secoua leur toute récente quiétude.

— Allons ! Allons ! les gars ! Debout et vivement ! on s'trotte ! C'est la nouba !

— Oh ! la ferme ! rugit un dormeur. — A la gare ! miaula un autre. — La classe ! La classe ! gémit un troisième dans un coin.

Déjà paru dans le n° 2 : I. — Le Convoi Fantôme.  
Déjà paru dans le n° 3 : II. — Le Nouveau Secteur.

Mais le brigadier de jour, grimpé en vitesse là-haut, restait debout, souriant :

— J'veus dis qu'on s'en va ! faut faire vite ! En bas ! Tous les bardas prêts dans une heure. et en route pour le Havre ! Grande balade !

En chœur, et comme d'une seule brassée, tous se dressèrent, les yeux écarquillés.

— Sans blagues ? — Pas cent ! ni une ! ni deux ! c'est la vérité vraie ! Dépêchons-nous ! les ordres viennent d'arriver, c'est le fourrier qui m'envoie ! on part !

Le Havre ! grand nom mystérieux ! C'était bien loin de la Champagne !... c'était la mer... un grand port... dont on parlait... alors ?... on quittait le front ?

— Tu connais ça ? dis ! hé, Baljean ? toi qu'es de la côte ?

Lermieux posait des questions. Il n'avait jamais vu la mer.

Péqua, un limousin qui, naguère s'égarait, selon son aveu, à dix kilomètres de son village, devenait curieux.

Le gros brigadier Rimbard apparut, avec sa tête des grands jours : un Sphinx millénaire en présence de touristes Cook's.

— Alors, brigadier ! c'est pour de bon qu'on part d'ici ? tout de suite ? on va au Havre ? comme ça ? C'est loin ? combien de temps qu'on mettra ? Est-ce qu'on y reste ? c'est-y qu'on revient ? Vous devez savoir ?

Rimbard fronça les sourcils. Les mains dans ses poches, il se laissait regarder, facilement satisfait. Il dit :

— Pour moi, c'est pas clair !... Le Havre ?... moi j'veux bien après tout !... mais ça cache quelque chose.

Et sans préciser davantage ses murmures sybillins, il disparut par l'échelle.

Toute cette histoire, fantasque pour la section,

répandait une impression étrange, pesait sur tous comme une brume sur le chemin inconnu qu'on va suivre... « Qu'est-ce qu'on va faire là-bas ?... »

Mais le temps manquait aux palabres, aux réflexions et tout le monde, les sacs apprétés, dégringola aux camions. Rapidement, le convoi était formé et — en route ! C'était vrai ! pour le Havre !

Le froid sec, ensoleillé, les routes meilleures à mesure qu'on s'éloignait du front, la curiosité d'un déplacement qui était un voyage rendaient guillerets les hommes.

Baljean, auquel on avait confié la remorque-cuisine, se sentait, comme tous les camarades, heureux. Avant le départ, il avait reçu une bonne lettre de chez lui. Son camion, son 13, toujours bien entretenu, roulait en compagnon docile.

Attentif à son chemin, à ses distances, aux virages, il ne regardait guère les vallonnements charmants qu'il franchissait.

On s'arrêta pour coucher à B... « Tiens ! dit le fourrier, il paraît qu'autrefois Jeanne d'Arc s'est arrêtée ici. » Il tenait dans la main une carte-postale documentaire achetée l'instant d'avant au bureau de tabac proche.

— Où c'est qu'on couche ? s'inquiéta plus simplement Baljean ?

Et quand il se vit, aligné avec tous les autres, sur de la bonne paille fraîche, dans une étable d'une propriété d'exposition où quarante vaches superbes leur donnaient chaud à tous, il déclara à son voisin dans un bâillement :

— C'est la bonne vie !

Sur les routes de l'Île-de-France et de Normandie le convoi montait, descendait, courait comme il pouvait vers son but.

Les hommes peinaient dur car le terrain était glissant, mais ils riaient, car, cette fois, la corvée était bonne !

— C'est-y malheureux tout de même, dit Lesnay, un Normand, on passe pas à dix kilomètres d'chez nous où y a de la « blanche » qu'on s'en pourlèche, j'te dis qu'ça !

— Ta « blanche », t'en parles tout le temps, lui répondait un Bourguignon, quoi c'est qu't'en fais ?

— Pardi ! c'est d'l'iau-de-vie-de-cidre !

— Et toi, Baljean ? ça t'dit rien, la mer ?

— Ah ! chez nous ! va donc ! c'est ben pu loin que ça !

..... D'un bout à l'autre du convoi, les suppositions les plus extravagantes germaient. C'est vrai, pourtant ! qu'on allait décidément au Havre... mais qu'est-ce donc qu'on pouvait bien y aller faire ?

Enfin, un matin, au démarrage, on apprit par le Logis que c'était pour échanger du matériel. On allait avoir du tout neuf fraîchement débarqué d'Amérique.

Baljean reçut la nouvelle sans plaisir. Pourquoi faire, changer son bon Vélie ? Un si bon marcheur, en dépit d'une chanson sabrée par un fourrier et que sifflotaient les copains sur l'air de la « Petite Nana » :

*C'est nous les Vélie (bis)*

*D'Amérique*

*Non, je ne marche pas (bis)*

*Car j'ai les vitesses qui ne passent pas.*

C'était la chanson en vogue.

La nuit tombait. Le vent soufflait dur, balançant à la volée des flocons de neige.

— Hardi ! les gars ! dit le Logis. J'veus ai trouvé des lits ! y en a pour tout le monde ! le cantonnement, c'est à cinq kilomètres, on y est !

Mais la neige recouvrait la route entièrement...

— Ah ! on n'arrivera jamais ! sûrement c'est pas encore c'te nuit qu'on couchera dans des draps ! C'est pas pire qu'au front !

Lermieux regarda sa montre : minuit ! Le brigadier revint près de lui. La lune narquoise illuminait les camions en zig-zag sur la route blanche que le verglas rendait impraticable.

— Euh ! le Logis et son cantonnement, c'est du propre ! y a rien à faire ! Y z'appellent ça une balade. Leur Havre ! c'est plutôt frais. Y a rien à faire ici ! Y a qu'à s'pieuter, si on y crève pas !

Vraiment non ! Il n'y avait pas moyen d'aller plus loin. La température était de plus en plus froide.

On déroula les paillasses. Baljean, sans mot dire, s'enroula dans ses couvertures et, recroquevillé dans la toile de hamac, s'abrita sous la bâche. Un instant, il songea aux temps paisibles où ses voisins, ses amis, s'en allaient au Havre s'engager au long cours. Au retour, ils apportaient des bibelots, des « souvenirs » aux enfants. Lui aussi en achèterait. Il avait du plaisir à penser qu'à sa prochaine permission, il en aurait pour eux, dans sa musette.

Le brigadier d'ordinaire était venu se coucher près de lui dans son camion.

Le lendemain on put rouler ; et un coup de soleil matinal balaya les nuées d'humeur de la nuit passée. Le convoi très correct, traversa Rouen sur les quais.

— Ah ! Ah ! fit Baljean, toutes ces marchandises ! Je vois ce que c'est ! c'est le filon ! On restera là-bas un bout de temps ! On a besoin de nous dans les ports !

Il riait tout seul.

Le convoi franchit la forêt de Canteleu, s'engagea sur la route de Duclair. Il traversa Caudebec. A la fin de l'après-midi on était à Tancarville d'où l'on découvrait l'estuaire, magnifique.

La curiosité éveillée au passage de Rouen, s'excitait, mais chaque homme fixé seul à son volant gardait pour soi des impressions qu'il ne pouvait échanger.

C'était la pause : l'heure de la soupe. On se précipitait à la cuisine, gamelles tendues quand on aperçut le fourrier, les bras chargés. Il était parti de bonne heure, le matin, en avant pour préparer les cantonnements.

— Tenez ! les gars ! je vous apporte ça ! le singe se fait vieux, v'là du gibier pour l'rajeunir.

C'était un chapelet de canards sauvages, une aubaine qu'il avait payée à bon compte, dans une auberge !

— Un vrai banquet ! dit Lermieux.

— D'là bidoche fraîche, approuva le cuistot !

Soudain la « Marseillaise » retentit et fit vibrer l'air vif. Un grand vapeur silencieusement glissait sur la Seine, bondé de troupes anglaises : elles venaient de passer la Manche à travers les sous-marins boches et remontaient à Rouen. Toute la section tassée près de sa cuisine fut immobilisée, tourna les yeux vers le bateau qui passait et sourit aux soldats alliés qui sous le ciel de France chantaient le chant salubre de la patrie qu'ils venaient à leur tour nous aider à défendre.

— C'est pas des mauvais types, ces Engliches, tout de même ! dit Baljean en reprenant le geste interrompu de la cuiller dans sa gamelle.

— Ça se bat comme les lions ! Y boivent comme des éponges !... et faut que ça se lave tout le temps ! ajouta en connaisseur le fourrier, qui prétendait avoir, un moment, été interprète, au début de la campagne.

— Tu sais l'anglais ? risqua le Logis.

— Euh ! on se comprend, ça suffit !...

Un coup de sifflet.

— Au trot ! aux camions !

On approchait du Havre. On traversa des cités ouvrières, des petites rues ; les Vélies importants écartaient toute vraisemblance d'abordages dans les rues animées de la grande ville. Deux camions s'éga-

rèrent et firent, comme des bourgeois, un bon petit tour le long des quais et des boulevards.

Baljean, ponctuel, suivait le bon itinéraire et, avec le reste du convoi avait amené dans les faubourgs, au parc désigné, la « 13 » et sa cuisine.

Mais le lendemain, désillusion ! Au lieu de prendre une section neuve, c'était avec du matériel plus ancien encore que celui qu'on laissait, qu'on allait revenir en Champagne !

— Ça ne fait rien ! disait Baljean, si c'est pour nous donner des tacots comme ça qu'on nous fait venir ici, c'est « cherrer » !

Il regrettait son « 13 ». Le White qu'on lui confiait en échange était, certes, plus usagé que son compagnon de tant de jours, son Vélie n° 13 de la 920 !

— Cherche pas à comprendre ! va ! T'en fais pas ! concluait Lermieux, qui instinctivement, sans doute, sentait que raisonner n'est pas servir..... et puis ! on est au Havre !

— Ah ! ben oui ! Qu'est-ce qu'on va voir ! Vois-tu quelque chose toi ?

Les échanges, les inventaires s'achevaient. Le lieutenant apparut : « Appelez-moi le Logis ! ».

— Cet après-midi, tout sera prêt ? — Oui, mon lieutenant.

— Vous m'essaierez deux de ces nouveaux camions en côte ; tous les hommes dedans. Vous monterez au cap de la Hève... vous connaissez ? — Oui mon lieutenant. Et le tantôt, par un beau soleil de février, Baljean et toute la section, figures épanouies, traverseront la ville, tout le long des boulevards — une excursion véritable et inattendue. On escalada la bonne vieille côte du Havre de Grâce.

— T'as vu les châteaux ? et les escaliers ? et les hôtels ? et les Belges ? Et qui-là qu'a son nom partout, tu le connais ? qui c'est-y ? un sénateur ? un amiral ? Tu sais, toi ? qui c'est Dufayel ?

— Bien sûr, c'est l'marchand d'affiches.

Mais les camions grimpaien et sans guère se soucier davantage du « Nice Havrais », nos touristes ingénus admiraient surtout, là-haut, l'espace infini.

On dominait la mer que le soleil éclairait en jouant de ses rayons sur les lames qu'il argentait. On distinguait des navires nombreux en attente à l'entrée de l'avant-port, tout auprès.

Tout le monde avait sauté à bas des camions, s'avancait au bord de la falaise ; on allait près du phare qui, debout en veilleur attentif domine le large, l'estuaire et la ville étendue tout autour des larges quais.

— Où c'est qu'est l'Angleterre ?

— C'est ça la Manche ?

— Et ton Saint-Malo ? où c'est qu'il est ? hé ! l'homme de mer ?

Cependant Baljean ne disait mot. Comme tous, il regardait, simplement, étonné, content d'être au Havre, de s'y promener. Était-ce possible ! pendant cette guerre ! Mais plus que jamais silencieux, renfermé dans sa joie, décidé à ne plus répondre aux camarades obstinés à le prendre pour un guide dans un pays que pas davantage qu'eux-mêmes, il ne connaissait.

On s'attardait, muet, des bras s'étendaient. De réflexions ? Point. On scrutait l'air, on regardait le mouvement des vagues.

— C'est épata ! Jusqu'où qu'tu vois, hein ? c'est d' l'eau partout ! et puis ça monte, ça descend !

Ils étaient là, heureux, ravis, comme des enfants ! A vivre comme il faisaient, n'étaient-ils pas tous des enfants, de quelqu'âge qu'ils fussent ?

On rentra cependant, et le soir, au cantonnement, à la veille du retour au front, toute la section, dans la baraque Adrian du faubourg, où elle était parquée, était penchée sur les tables à tréteaux. Avant de s'endormir, elle écrivit des cartes postales qui disaient :

« Bons souvenirs » — « C'est une bien belle ville ».

— « Plus tard, on y viendra ensemble » — « Quand je viendrai en permission, je te raconterai tout ça. Envoie-moi cent sous ». — « C'est un peu tôt pour les bains de mer ».

Le lendemain, le convoi repartit, formé de nouveaux camions mais non pas neufs, en effet, car Baljean plein de souci se rappelait une recommandation et il surveillait son moteur pour que — telle une aiguille dans la laine — une bielle tout au moins ne passât point à travers le carter.

Au retour comme à l'aller, l'itinéraire, pour lui, c'était la route et pas davantage.

Quatre jours après on rentrait. Groupés autour de la cuisine, à l'heure de la soupe, on mangeait.

— Tiens ! dit Baljean, y avait longtemps !

C'était le canon qui grondait. Les têtes se levèrent, des saucisses balançaient leur gros corps dans le ciel, des avions bourdonnaient. On se rangea pour laisser passer une section qui rentrait du front.

— Ça fait tout drôle, hein ? fit Lermieux ? qu'éque t'en pense, vieux Baljean ? On était déjà accoutumé aux bains de mer !

— Ça n'est pas la même chose !

« L'excursion » était finie.

— C'est-y bientôt, ta permission, Lermieux !

— Dans quinze jours !

— Ça ! c'est la fine balade !

— Ah ! oui, parle-moi d'ça. Adieu Le Havre et vive chez nous !



JOSEPH DE LA PANNE.

Jetez un regard à droite. Allons ! Un bon mouvement !

Détacher en suivant cette ligne.

## ABONNEZ-VOUS !

Je soussigné (prénom, nom)

(Adresse)

déclare m'abonner pour un an à "L'Humour Français" à dater du 1<sup>er</sup> Mai 1917.

Ci-inclus un mandat de Trois francs cinquante, montant de l'abonnement.

Veuillez en outre m'envoyer gratuitement les N°s 1, 2 et 3 de cette revue.

Le ..... 1917.

Signature.

L'HUMOUR FRANÇAIS vole de ses propres ailes.  
L'HUMOUR FRANÇAIS est indépendant.  
L'HUMOUR FRANÇAIS se moque du tiers comme  
du quart.  
L'HUMOUR FRANÇAIS n'est pas rédigé par des  
Académiciens.  
L'HUMOUR FRANÇAIS n'est pas rédigé par des  
journalistes.  
L'HUMOUR FRANÇAIS est rédigé sous les marmites.  
L'HUMOUR FRANÇAIS est un contre-poison du  
roman-ciné.  
L'HUMOUR FRANÇAIS vend de l'esprit et non du  
papier.  
L'HUMOUR FRANÇAIS vaut l'humour anglais.  
L'HUMOUR FRANÇAIS ne s'abaisse pas à l'insulte.  
L'HUMOUR FRANÇAIS a de la tenue.  
L'HUMOUR FRANÇAIS peut aller dans le monde.  
L'HUMOUR FRANÇAIS a du cran.  
L'HUMOUR FRANÇAIS a de la race.  
L'HUMOUR FRANÇAIS ne se vend qu'à ses lecteurs.  
L'HUMOUR FRANÇAIS a la dent dure.  
L'HUMOUR FRANÇAIS n'a pas de parti pris.  
L'HUMOUR FRANÇAIS est bon garçon.  
L'HUMOUR FRANÇAIS est un mauvais soporifique.  
L'HUMOUR FRANÇAIS ne dit rien comme personne.  
L'HUMOUR FRANÇAIS ne « bourre » pas le crâne.  
L'HUMOUR FRANÇAIS ne tire pas à deux millions  
d'exemplaires.  
L'HUMOUR FRANÇAIS n'est pas le journal de tout  
le monde.  
L'HUMOUR FRANÇAIS n'intéressera que les gens in-  
téressants.  
L'HUMOUR FRANÇAIS ne vaut pas un quart de  
« pinard ».  
L'HUMOUR FRANÇAIS vaut une marraine.  
L'HUMOUR FRANÇAIS plaira aux poilus « enca-  
fardés ».  
L'HUMOUR FRANÇAIS ne met pas d'affiches dans  
le métro.  
L'HUMOUR FRANÇAIS est de la classe 1937.  
L'HUMOUR FRANÇAIS grandira.  
L'HUMOUR FRANÇAIS part à l'assaut.  
L'HUMOUR FRANÇAIS surnagera, car son esprit  
est léger.

*Conservez précieusement*  
**“ L'HUMOUR FRANÇAIS ”**  
Car plus tard vous le relierez pour le relire !

## Dans son prochain Numéro

(N° 5 ~ 15 Mai)

l'“ Humour Français ” commencera la publication d'une série remarquable de portraits de :

### Eugénie RIGAL, apôtre du Féminisme

que lui offre pour ses Lecteurs un de ses plus distingués collaborateurs

### B. ANDRÉ

dont ils ont déjà pu apprécier l'esprit aimable et vivace, le don de l'observation et de l'humour courtois.

Cette galerie comportera douze tableaux.

Dans le prochain numéro nous exposerons le premier :

### I. Une soirée chez les Cuvelier.

Puis dans l'ordre :

- |                    |       |                               |
|--------------------|-------|-------------------------------|
| N° 6. — 15 Juin.   | II.   | Le ménage Cuvelier.           |
| 7. — 15 Juillet.   | III.  | Le programme d'Eugénie Rigal. |
| 8. — 15 Août.      | IV.   | Maurice de Tersannes.         |
| 9. — 15 Septembre. | V.    | Gernelle et Bouresse.         |
| 10. — 15 Octobre.  | VI.   | Villégiature estivale.        |
| 11. — 15 Novembre. | VII.  | Eugénie, conférencière.       |
| 12. — 15 Décembre. | VIII. | Monsieur Cuvelier rompt.      |
| 13. — 15 Janvier.  | IX.   | Un enlèvement.                |
| 14. — 15 Février.  | X.    | Pendant ce temps...           |
| 15. — 15 Mars.     | XI.   | Le retour.                    |
| 16. — 15 Avril.    | XII.  | L'effondrement.               |

**ABONNEZ-VOUS à  
l'Humour Français**

**UN AN - 12 NUMÉROS - 600 PAGES :**

**3 Fr. 50**

**Quel avantage avez-vous à vous abonner ?**

Nous allons vous le dire.

Si vous remplissez le **Bulletin d'abonnement** que vous trouverez à la **page 47** de ce Numéro 4, vous serez abonné pour un an à dater du **1<sup>er</sup> Mai 1917** et vous recevrez en outre **gratuitement** tous les numéros parus avant celui-ci, soit **3 numéros**.

Vous paieriez donc **3 fr. 50** un abonnement qui vous donne droit à **15 numéros**.

Ainsi vous aurez la collection complète de notre revue.

Or :  $\frac{3 \text{ fr. } 50}{15} = 0 \text{ fr. } 23$  par numéro.

**EN VOUS ABONNANT** vous paieriez donc **23 centimes** ce que « l'acheteur au numéro » paiera **30 centimes**.

Il va sans dire que nous ne pouvons pas étendre cette mesure indéfiniment.

Les **1.000 premiers abonnés** qui, à partir du **15 avril**, nous enverront leur bulletin, seuls, bénéficieront de cette faveur.